

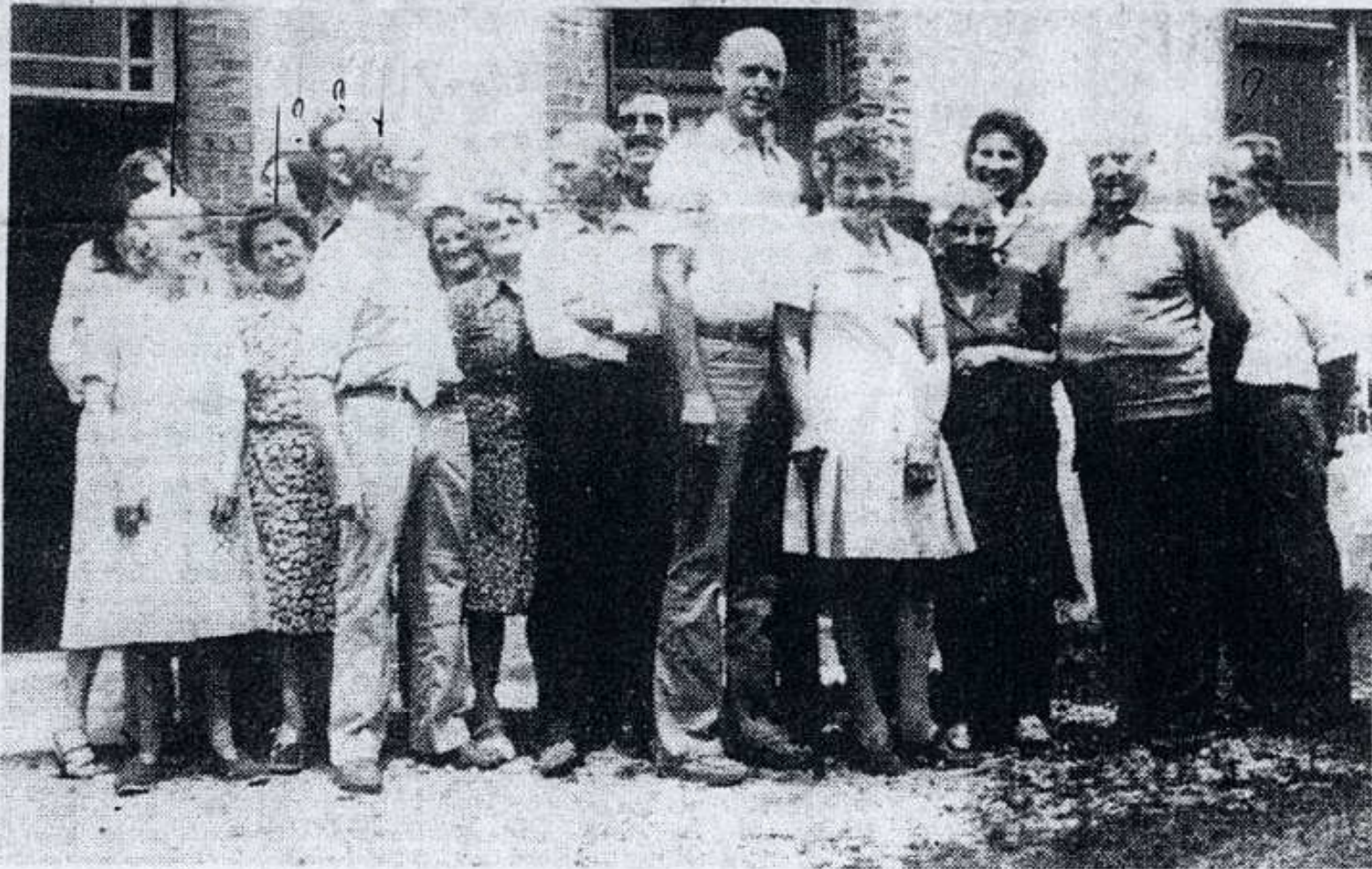
# Le capitaine américain Walter Duer est venu remercier ses sauveteurs à Coulonges-les-Sablons

36 ans après, dans une ambiance familiale, autour d'une table délicieusement garnie, Mme et M. Dorchene, de la ferme du Haut-Plessis, accueillait le capitaine en retraite Walter Duer et son épouse.

Le 11 mai 1944, un bombardier américain, touché par la D.C.A. allemande, s'écrasait près de la ferme de M. Dorchene, proche du bourg occupé par des troupes S.S.

Le courageux fermier accompagné d'un ami, M. Hervé des Forges, un réfractaire caché à la ferme, se précipitèrent au secours des deux aviateurs, qui, quelques secondes avant la chute de l'appareil, avaient sauté en parachute. Les deux officiers alliés, le colonel Beirne Lay junior et le lieutenant Duer étaient conduits dans les combles d'un bâtiment dépendant de l'exploitation. Les soldats allemands dans les minutes qui suivirent ratissèrent le terrain, fouillèrent la ferme de M. Dorchene, et le bâtiment sans toutefois découvrir les Américains.

C'était donc, vendredi dernier, un pèlerinage qu'effectuait le capitaine en retraite Duer et qui, à cette occasion, renouvelait ses



profonds remerciements à ses sauveteurs.

A cette journée mémorable des retrouvailles, assistaient égale-

ment M. et Mme Goudet, maire de Coulonges-les-Sablons.



## MERCI, PAYSANS DE FRANCE

tesse...]

Ces mots, que j'avais si souvent répétés moi-même à mes hommes dans mes consignes de parachutage, me reviennent à fleur du subconscient. C'est un ordre impérieux. Mais voilà que je reste maintenant planté là, incapable de rassembler mes idées. Ma cervelle a été trop éprouvée par tant de responsabilités, tant d'émotions depuis cinq jours. Je n'en peux plus. Je suis à terre, et je suis vivant. C'est tout.

Automatiquement, je plie gauchement mon parachute, je l'enroule sous mon bras, et je regarde autour de moi. Dans le champ voisin, à cent mètres, je vois le lieutenant Duer venir vers moi. J'avance lentement à sa rencontre. En clochant sur mon genou droit foulé, je marche, et je réalise qu'en définitive je ne me suis rien cassé. Mes os ont résisté. Mes os bien solides. Je me passe les doigts sur la tête : je n'ai qu'une égratignure au crâne et une grosse bosse : de simples contusions.

Walt Duer, pouponnant aussi son parachute, me rejoint près d'une haie. De l'autre côté, accourent vers nous deux paysans français à béret bleu, l'un d'âge moyen, l'autre portant quinze ans à peu près. Ils lèvent

## MERCI, PAYSANS DE FRANCE

les mains en l'air comme pour dire « amis », sont très agités, et font des grimaces incompréhensibles.

— Amis ? fait l'homme ardemment.

— Oui, dis-je, Américains (ma connaissance de la langue française est plus que médiocre).

— Bien, dit-il. Je parle un peu anglais.

— Où pouvons-nous nous cacher ?

— Ah, dit-il, voilà qui est difficile. Allemands à la ville. Ils seront là tout de suite. Ils...

Avant qu'il eût achevé, une explosion formidable nous assourdit, secouant la terre et le ciel. C'était notre chargement de bombes. Dans notre émotion, je l'avais oublié. Mais je n'oublierai jamais l'effet produit. Duer et moi, nous sommes probablement les seuls aviateurs à avoir entendu ainsi à deux cents mètres de distance nos propres bombes exploser dans un territoire occupé par l'ennemi. Nos fusées étaient projetées en l'air par douzaines, des rouges, des vertes, des jaunes — car nous en avions toute une cargaison pour la signalisation des ordres —; cela faisait un magnifique feu d'artifice.

Nous nous regardâmes tous les quatre avec terreur. Le nuage de fumée qui s'élevait de l'incendie était déjà suffisamment significa-

## MERCI, PAYSANS DE FRANCE

tif ; mais maintenant, voilà que les Allemands allaient être alertés à des kilomètres à la ronde.

— Qu'allez-vous faire ? demanda le Français.

C'était bien là la dernière question à laquelle je m'attendais. C'est LUI qui nous demandait ce que NOUS allions faire ? Etrange situation ! Il ne savait que faire de nous, c'était clair. Pourtant il fallait que nous fissions immédiatement quelque chose.

Au bout du champ, il y avait des arbres, une meule et une maison.

— Allons là ! dis-je.

Nous marchâmes rapidement en longeant la haie pour nous dissimuler. Il y avait déjà des silhouettes qui apparaissaient sur une saleté de route à travers les champs, et qui se dirigeaient vers la vaste excavation produite par le brasier. La curiosité humaine, réflexe immédiat de l'homme, éternel badaud, travaillait en notre faveur. Les gens n'avaient d'yeux que pour le feu d'artifice, et ils ne nous auraient probablement pas aperçus davantage si nous avions brandi un drapeau américain illuminé au néon.

Je réalisai pour la première fois que le soleil était terriblement chaud pour le mois de mai. Je ruisselais de sueur. J'ouvris la

## MERCI, PAYSANS DE FRANCE

fermeture-éclair de ma veste électrique, mais je suffoquais toujours. Duer me soutint par le coude, et le Français par l'autre bras, en me murmurant tous deux des encouragements. Je retins ma respiration, rassemblai mes idées, et luttai désespérément contre une furieuse envie de me coucher sur le sol. Mais il fallait atteindre d'extrême urgence une cachette quelconque. Les Boches ne mettraient pas longtemps à venir de la ville. Or on dit que les vingt premières minutes sont les plus importantes pour éviter d'être capturé. Ensuite, si vous n'avez pas été pris dans les 24 heures, vos chances de salut augmentent de 90%. Après 48 heures, vous êtes à peu près sûr de vous en tirer.

Honteux de ma faiblesse, mais l'imputant à ma blessure à la tête, je continuai de marcher, à demi porté par mes deux soutiens. Enfin nous atteignîmes un coin de fraîcheur dans l'herbe haute, contre un mur de pierre, bien cachés de la route par des arbres et des buissons. Il y avait maintenant toute une petite foule qui descendait la route en hâte, et j'entendais les paysans français vociférer.

— Pouvons-nous nous cacher dans cette maison ? demandai-je.

— Non, non, non, dit le Français. Mauvais. Les Allemands chercheront d'abord